
M E R C U R E
D E F R A N C E .

S A M E D I 9 O C T O B R E 1784.

P I E C E S F U G I T I V E S .
E N V E R S E T E N P R O S E .

A M O N P Ê C H E R .

J E te salue , ô toi , l'honneur de mon verger ,

Arbre chéri que ma main paternelle
A planté dans ces lieux où la rose nouvelle ,

Répand un parfum passager.

Laisse s'énoigueillir sur sa superbe tige

Cette reine des fleurs :

Si Vénus la teignit de ses vives couleurs ,

Ne porte point envie à ce brillant prodige.

Elle a le vain éclat & le sort du plaisir ;

Un matin la voit naître , un soir la voit mourir.

Non moins beau , ton éclat est encor plus durable.

O ! que j'aime à te voir dans la saison aimable

Où la terre s'anime & rit de toutes parts.

Flore aussi se réveille , & sa riche ceinture

N^o. 41 , 9 Octobre 1784. C

Entoure mollement le sein de la Nature.

Eh bien ! toi seul encor tu fixes mes regards.

Arrachez-moi ces fleurs dont l'ambre insupportable,

Émousse, rassasie & fatigue les sens.

Que je respire au gré de mes desirs pressans

Ce baume, ce parfum non moins doux qu'agréable,

Qu'exhalent ces groupées brillans,

Ces festons émaillés, dont chaque fleur éclosé

Joint la neige des lis au corail de la rose.....

Quel changement soudain ! me trompez-vous mes
yeux ?

Des noirs cachots du Nord l'aquilon furieux

Est accouru : l'horreur a tracé son passage.

Ces jardins enchantés n'offrent plus à mes yeux

Que le débris des fleurs & qu'un vaste ravage.

La jacinthe d'azur aux suaves odeurs

A perdu sans retour son baume & ses couleurs ;

La tulipe orgueilleuse à mes pieds abaissée,

A vû dans un clin-d'œil sa grandeur éclipsée ;

L'iris regrette encor ses superbes velours ;

La renoncule meurt dans la fange avilie,

Et l'œillet, détaché de sa tige flétrie,

Sent mourir au berceau l'espoir de ses beaux jours.

Et toi, mon arbre aussi, qu'as-tu fait de ta gloire ?

Que sont ils devenus ces festons éclatans,

Doux charme de mes yeux, parure du printemps,

Dont la flatteuse image afflige ma mémoire ?

Et toi, mon arbre aussi, tes beaux jours sont passés.

Hélas ! je foule aux pieds tes restes dispersés....
 Tout mon cœur se flétrit. J'ose lever à peine
 Vers ces tristes rameaux un œil chargé de pleurs ;
 D'un plaisir plus durable espérance trop vaine !
 Les vents ont emporté mes plaisirs & tes fleurs.
 Qu'ai-je dit ? Et pourquoi ces injustes douleurs !
 Il va bientôt s'enfuir l'ennui qui me dévore.
 Tu renaîs : mes plaisirs s'en vont renaître encore ;
 Des fruits délicieux vont remplacer ces fleurs.
 Viens, de tes dons charmans, viens enrichir l'automne.
 Ces jours sont arrivés. La féconde Pomone
 Sur le sein de la terre entasse ses trésors.
 A t'en combler Pomone incessamment aspire,
 Et, courbé sous le faix, elle-même t'admire.
 Que des magnifiques bords
 Où l'Indus voit ses flots se rompre avec furie,
 Jusqu'aux rians climats de l'antique Hespérie,
 On vante les riches présens
 Que la Nature étale en ces belles contrées ;
 Le piquant ananas & les pommes dorées
 Flattent moins mon palais que les suc's ravissans
 Qu'enferme cette peau vivement colorée
 A qui cède en éclat la pourpre de Sidon ;
 Oui, c'est le duvet d'Apollon
 Sur les roses de Cythérée.
 Ah ! sans doute qu'Hébé de ces suc's précieux
 Compoisoit le nectar dont s'environnoient les Dieux.

(Par M. Brevet, d'Angers.)

LES CRIMES ET LES CHÂTIMENS,
Fable.

POUR le repos de l'Univers,
Enchaînée au fond des enfers,
Des Crimes la troupe hideuse
Un jour, dit-on, brisa ses fers,
Et désertant la voûte ténébreuse,
D'un vol audacieux s'éleva dans les airs :
Elle faisoit à tire-d'aile,
Et sans cesse tournoit les yeux derrière soi.
(Les scélérats sont-ils un instant sans effroi ?)
Quand elle entendit après elle.....
Et qui?... Le Lecteur ! c'étoit les Châtiments,
Qui, courbés, se traînant sur de longues béquilles,
Agitant en leurs mains de tranchantes faucilles,
Suivoient les Crimes à pas lents :
« Courez, s'écrioient-ils, fuyez, troupe exécration ;
« A la justice en vain vous croyez échapper.
« Tôt ou tard punissant votre adresse coupable,
« Nous saurons bien vous rattrapper. »
(Par M. Crignon, d'Orléans.)



Portrait d'Aglaé.

P Andante amoroso.

LE se - cret' a-jou-te au plai - sir ;

L'a-mour heu - reux veut

du myf - te - re : Mais, A-gla-

Ciiij

MERCURE

é, pour-quoi se tai-re, quand

le cœur n'en est qu'au de-fir ?

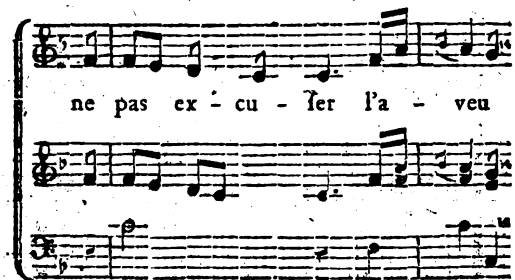
Dans le si-len-ce &



les a - lar - mes L'A-mour



F
a trop nour - ri mon feu, pour



ne pas ex - cu - ser l'a - veu

Civ

P

Qu'aujourd'hui je fais à tes char-

F

mes, Qu'au-jour-d'hui je fais à

tes char - mes.

p



JE fais trop que , privé d'espoir ,
 A te plaire on ne peut atteindre ;
 Mais du moins est-il doux de peindre
 Les attraits qu'il est doux de voir.
 De la fable & de l'imposture
 Vénus tient toute sa beauté ;
 Pour en faire une vérité ,
 Je peins d'après toi la Nature.

QU'AVEC grâce Aglaé sourit !
 Que ses beaux yeux ont de finesse !
 Mais j'y cherche en vain la tendresse ,
 Je n'y vois briller que l'esprit :
 Plaire , voilà sa destinée ;
 L'adorer , voilà mon malheur.
 Ah ! faut-il que jusqu'à son cœur
 Tout soit promis à l'Hyménée ?

PAR quel art , Aglaé , dis-moi ,
 Sais-tu triompher des plus belles !
 On peut être séduit par elles ,
 Mais on revient toujours à toi :

C v

Tel, en ces lieux où Flore expose
L'éclat de ses riches couleurs,
On est tenté par mille fleurs,
On revient toujours à la rose.

(Paroles de M. Damas, musique de M. Albanèse.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Parlement* ; celui de l'Énigme est *Prendre & rendre* ; celui du Logogryphe est *Henriade*, où l'on trouve *Henri*, *haine*, *Reine*, *Irène* (fille de Jupiter & de Thémis ; c'étoit une des Heures), *Ida*, *raie*, *âne*, *rien* *, *Adrien*.

* Tous ceux qui sont un peu versés dans la Littérature Française, savent que le Poète Maynard, ayant adressé au Cardinal de Richelieu des *Stances* qu'il terminoit par celle-ci :

« Mais s'il demande à quel emploi
» Tu m'as occupé dans le monde,
» Et quel bien j'ai reçu de toi,
» Que veux-tu que je lui réponde ? »

Son Éminence, répondit à ce dernier vers par un *rien* prononcé très-brusquement.



C H A R A D E.

MON premier ne finit que six jours par semaine;
De mon second mon tout abrège bien la peine.

(Par Mlle. Danseuse à l'Opéra, âgée
de 14 ans & demi.)

É N I G M E.

JE suis fille du temps ainsi que la raison;
Comme elle, je voyage à petites journées.
J'ai traversé le Nord en diverses années;
J'y suis presque par-tout en vénération.
Depuis un demi-siècle on me caresse en France.

Tous les sages sont mes amis;

Le fanatisme & l'ignorance

Sont mes plus cruels ennemis.

Dans les États du Sud je n'ose encor paroître,
J'attends l'occasion de m'y faire connoître.

J'apporte la concord: & j'adoucis les mœurs.

La paix, par mon pouvoir, règne dans tous les cœurs.

Je peuple les États, j'y porte l'abondance.

Tous les Princes du Nord me doivent leur puissance.

(Par M. F. G., de Sédan.)



 LOGOGYPHE.

NÉ sous un ciel ardent, j'en ai plus d'énergie
 Pour aiguïser un mets & réveiller le goût.
 Sur deux pieds seulement j'arrose l'Italie,
 Et sur quatre j'ai peine à me tenir debout.

(Par Mlle Hébert , de Beauvais.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de Provence, par M. l'Abbé Papon, de l'Académie de Marseille. Tome III^e. in-4^o. Prix, 2 liv. broché. A Paris, chez Moutard, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Cluni.

CE n'est point ici une de ces entreprises Littéraires qu'un homme obscur exécute sans secours, sans le scean public, sans talent. C'est une Histoire protégée par l'Administration Provinciale, & rédigée sous les yeux des Magistrats, extraite des Greffes, des Cartulaires, des Archives de toutes les Communautés. Une préférence méritée a donné à M. Papon le droit d'écrire les fastes de sa Patrie, & de réunir des faits jusques là épars ou entièrement échappés à ses prédécesseurs. Il a rempli sa tâche avec les scrupules d'un

homme de bien & l'exactitude d'un Savant. Rien de conjectural, point de penchant vers le merveilleux, nulle opiniâtreté pour les propres opinions. Autant qu'il a pu il a éclairé les naissances du flambeau de la vérité; autant qu'il a pu il a marqué toutes les origines utiles, qui sont une des richesses de l'Histoire de Provence; heureux d'avoir écrit dans un siècle où l'Historien a senti que pour instruire, il falloit qu'il s'affimilât à ces Voyageurs qui parlent peu des Cours, des Princes, mais beaucoup des Peuples, du sol, du climat, des plantes, des loix, du commerce, des mœurs, de la corographie, des monnoies, & de l'ancienne & de la nouvelle carte. Un bon Historien développera maintenant tous ces objets; & c'est ce que M. Papon a fait. Sous ce point de vûe, il n'est aucune Histoire de Province aussi riche, aussi utile, aussi importante que la sienne. Arbres, poissons, insectes, oiseaux, commerce primitif, agriculture ancienne, origine de chaque ville, il a tout dit. Il a mieux fait encore, il a imité Pythias & Pline; il a vû avant d'écrire; & avant de discuter le sentiment d'un antiquaire, il avoit lû sur les lieux l'inscription dont il rendoit compte. Si l'on savoit combien d'avantages un Historien né dans le Royaume, & qui a parcouru les théâtres des révolutions, a sur celui qui reste dans son cabinet, on n'écriroit qu'après avoir beaucoup voyagé. Celui qui a vû, écrit de génie, crée, rectifie, juge; on ne le trompe

point. L'autre est un compilateur sujet à être la dupe des Écrivains partioux qui l'ont devancé. Les matériaux de l'Histoire de Provence n'étoient point faciles à rassembler ; M. Papon a été obligé de parcourir les Auteurs Grecs & Latins , l'Histoire de l'Italie ancienne & moderne , celle d'Espagne , des Francs , des Bourguignons , des Goths , les Vies des Saints , les Contiles & les Antiquaires. Ce n'est pas tout ; c'est en Italie , à Rome , à Naples , à Gènes qu'il devoit chercher des preuves & des éclaircissemens. Son Histoire est tellement liée à celle du Royaume de Naples & à celle des Papes qui ont eu tant d'autorité à Naples , qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller consulter les sources confiées à des mains étrangères.

Nous avons rendu compte du second Volume , ce qui ne nous permet point de nous y arrêter long temps. « M. Papon y peint la » dégradation d'un peuple qui , après avoir » porté les Sciences & les Arts plus loin » qu'aucun peuple des Gaules , tombe dans » la barbarie , & se civilise ensuite. C'est un » spectacle digne d'attention , que de voir » plusieurs peuples différens entre-eux par » les mœurs , les usages , les loix & le langage , occuper successivement une même » Province ; s'unir avec les anciens habitans , & former par cet assemblage une » Nation dont on connoît à peine le caractère primitif. » On retrouve dans ce deuxième Volume toutes les bizarreries de

la féodalité & des redevances. On y retrouve un corps de Citoyens, jouissant, sous la dénomination de bourgeoisie, des privilèges de la Noblesse, composant un état mixte entre le Noble & l'Artisan, constituant la cité, la communauté, les municipales. Un usage ancien vouloit (à Arles) que le plus proche parent du mort tint l'assassin pendant l'exécution. On avoit introduit la coutume de réunir dans le même tombeau les corps ou les cendres de ceux qui s'étoient tendrement aimés, malgré toutes les raisons contraires de décence & de mœurs. Cabertaing fut enterré dans la tombe de sa tendre Châtelaine de Roussillon, quoiqu'elle fût mariée à un autre. Ne vit-on pas dans l'Isle de France Héloïse enterrée sur les cendres du malheureux Abeilard ? L'amour avoit donc des droits même après la mort ? Les Provençaux se servoient de léopards à la chasse.

Le troisième Volume que nous annonçons est encore plus intéressant. M. Papon y est plus souvent nécessité de montrer cet esprit de critique dont il est doué, & une érudition qui n'est pas commune. Là, on voit qu'un homme qui n'auroit eu que le talent de rapprocher des faits, n'auroit pas pu continuer son Ouvrage. Dans bien des époques, c'est l'Histoire générale du siècle que M. Papon présente, dans d'autres points, c'est une Histoire Provinciale entièrement neuve. Ce Volume contient l'Histoire de la Maison d'Anjou, depuis le départ de Charles I^{er}

pour la conquête de Naples, jusqu'à la réunion de la Provence à la Couronne de France, en 1481. Cette partie est créée; elle est tirée des monumens Italiens, & a obligé l'Historien de faire le voyage d'Italie. Il a tiré de l'oubli les deux Maisons d'Anjou.

Il faut lire en entier le règne de Jeanne I^e. Elle est justifiée de l'assassinat d'André. L'irrégularité de ses mœurs, & la beauté de son esprit, de ses traits, & ses talens, sont tracés avec fidélité. Mais il nous a paru que cette partie de l'Historie auroit pu être écrite avec plus de chaleur & de mouvement. Jeanne n'intéresse point. Sa mort est décrite trop brusquement.

Jeanne II^e adoptant Louis III & René, fonda les droits que les Rois de France, héritiers de ce Prince, ont eus sur le Royaume de Naples, & qui occasionna toutes nos guerres d'Italie & d'Autriche. René d'Anjou, Duc de Lorraine & de Bar, reçut dans sa prison la nouvelle de son adoption. La guerre d'Italie, en 1443, trop négligée par les Historiens François, se retrouve dans l'Ouvrage de M. Papon. La secte des Fraticelles termine les recherches historiques de ce troisième Volume. Si nous passons à la peinture des mœurs, ce nouveau travail fait beaucoup d'honneur à M. Papon. Il prouve qu'il fait dire tout ce qu'il importe de transmettre à la postérité. Après avoir vu des Soldats, des Princes, des Ministres, il est nécessaire de voir des hommes; de passer de la Cour à

la ville, & dans la vie privée, qui est, à dire vrai, la première base de l'architecture législative. Les loix suivent les mœurs; c'est une vérité incontestable: les habitudes d'un peuple, sa situation locale font tout.

Les Provençaux, comme les anciens Francs, attachoient une grande importance à la longueur des cheveux; c'étoit une note d'infamie que de les faire couper. Les criminels se rachetoient à prix d'argent de la peine de mort, ou de la perte de la liberté. Cette condescendance étoit alors une espèce de loi dans toute l'Europe. Jamais la manie de la Noblesse ne fut plus commune qu'en Provence. Les roturiers qui avoient acheté des Fiefs se croyoient nobles. Charles II ordonna, en 1294, aux Nobles de racheter leurs Fiefs, & de les retirer des mains des nouveaux acquéreurs. Tant que la féodalité fut dans sa force, la plupart des grands Seigneurs s'attribuèrent le droit d'annoblir leurs Sujets, & de les armer Chevaliers. Les Rois détruisirent cet abus, en s'attribuant exclusivement ce droit. Le Roi René sembloit se faire un jeu de la Noblesse, en la prodiguant; & cette indifférence s'explique par l'abolition de la servitude, qui fut l'ouvrage de ce bon Roi. Suivant une loi sage, le créancier ne pouvoit ôter au Gentilhomme ni son cheval, ni ses armes; au Roturier, ni ses instrumens de labour, ses chevaux & ses outils. La Lombardie & la Provence étoient les centres de l'Europe où les Lettres étoient

le plus cultivées. Les Princes, les Gentilshommes étoient Troubadours. Le goût des Beaux-Arts & celui de la Poésie s'éteignirent quand la Noblesse fut ruinée par les guerres, & quand le Souverain s'établit à Naples. Les Artistes, les Littérateurs ne naissent qu'avec le luxe, & un pays pauvre n'en a plus. Delà vient qu'en Provence on n'a plus retrouvé le même genie poétique depuis sa réunion à la Couronne. Les Mecènes étoient à une distance trop éloignée, & la langue de la Cour devenant celle de la Province, il fallut bien se taire, & venir chercher à la Cour des maîtres & des modèles. Les Nobles s'adonnoient au commerce, avoient apporté de l'Italie l'amour de la Jurisprudence. Ils ne dédaignoient point de remplir les emplois de judicature. L'état de Notaire pouvoit être exercé par un Noble; les titres de Professeur en Droit, de Docteur, de Maître Rational étoient considérés; des Gentilshommes s'en tenoient honorés. A coup sûr un Royaume où la Noblesse n'abandonne point aux Roturiers ces professions utiles, honnêtes & savantes, suppose plus de lumières & une police plus sage. Cette opinion prouve en faveur de l'administration de la Provence, où en effet des loix douces gouvernoient le peuple. Cependant en 1320, à Nice, sur une Communauté de dix huit Religieux, seize ne sachant signer, furent obligés de faire une croix à l'endroit où ils devoient mettre leur nom. On ne pouvoit

exercer la Médecine & la Chirurgie qu'en donnant des preuves de capacité; les autres pays furent bien plus lents à prendre cette précaution. On ne croira point que ce fut Clément V qui toléra le premier, à Avignon, les filles de joie. On regarda comme un désordre affreux l'établissement de onze filles publiques dans cette ville, tandis qu'on n'en comptoit que deux à Rome. On murmura contre la Reine Jeanne, qui assigna un quartier à ces filles, qu'elle soumit à la discipline d'une Abbesse. Cette Reine pensoit qu'en les réunissant dans un même lieu, les hommes rougiroient d'en approcher. Le libertinage va toujours avec l'impiété, ou tout au moins avec l'irrévérence; les Évêques crurent devoir se contenter d'exiger qu'au moins un de la famille seroit tenu d'assister à la Messe les Dimanches & fêtes. On trouve dans un mémoire de la dépense du Roi René, un trait qui peint l'irrévérence du temps : *Aux quatre Pages pour se confesser, quatre florins; au Maure pour faire ses Pâques, un florin.* Il falloit donc inciter par des récompenses à remplir les devoirs du Chrétien.

Ce troisième Volume est terminé par un Mémoire très savant sur les municipales, les communes & les bourgeoises en Provence; suivent les monnoies, figurées avec une échelle comparative de la valeur ancienne avec la valeur actuelle.

Nous allons donner, d'après M. Papon, une idée du Roi René, de ce bon Roi qui a

laissé à la Provence le doux souvenir que Henri IV a gravé dans le cœur des François.

« — L'ambition d'agrandir ses États n'avoit
 « plus d'empire sur le cœur du Roi Rene.
 « Long temps éprouvé par l'inconstance &
 « la perfidie des hommes, il avoit conçu
 « une sorte de mépris pour tout ce qui
 « flatte l'orgueil des Souverains. Il per-
 « gnoit une perdrix quand on lui apprit la
 « perte du Royaume de Naples. On pré-
 « tend qu'il ne discontinua point son tra-
 « vail, persuadé que pour être heureux il
 « devoit oublier qu'il étoit Roi. Les Arts
 « d'agrément occupoient ses loisirs ; il ai-
 « moit beaucoup la Peinture, & l'on
 « montre encore des miniatures de sa
 « façon, des tableaux, des figures peintes
 « sur le verre dans ses voyages. Ce n'étoit
 « pas toujours chez un Seigneur ni chez
 « un Evêque qu'il alloit loger ; il préféroit
 « quelquefois l'humble toit d'un particu-
 « lier. Quand il vouloit mettre le comble à
 « la faveur, il crayonnoit son portrait comme
 « un monument honorable sur la porte ou
 « sur la muraille, avec ce vers au bas :

Sicelidum Regis effigies est ista Renati.

« Il anima l'industrie autant qu'on pouvoit
 « l'animer dans un temps où l'on ne con-
 « noissoit point encore l'art de l'encoura-
 « ger & de l'élever. L'Agriculture entra
 « aussi parmi les objets de ses occupations ;
 « mais il se bornoit à la culture des fleurs

» & des arbres, & à l'art encore informe
 » d'embellir les jardins. »

René étoit versé dans les Mathématiques, sur-tout dans l'Écriture Sainte & la Théologie. Son amour pour les Lettres le lioit avec les Savans les plus distingués de France & d'Italie. Il entretenoit une correspondance suivie avec le savant Antoinne Marcel de Venise. Il fit des vers que les meilleurs Poètes de son siècle n'auroient pas défavoués. Nous avons aussi des preuves de son talent pour la Musique. On joue encore des airs de sa composition à la Procession de la Fête Dieu à Aix. Il entretenoit un Astrologue ; il étoit fort liberal ; aussi ses revenus ne suffisoient point à ses dépenses. Il fut plus d'une fois obligé d'acheter à crédit & à terme les choses dont il avoit besoin ; mais il étoit exact à satisfaire à ses engagements : je ne voudrois pas, écrivoit-il à son Trésorier, pour quoi que ce soit au monde, avoir deshonneur à la parole que j'ai donnée. Il vivoit sans faste. Dans sa maison de campagne (à Gardane), où il passoit l'été, tout respiroit les mœurs antiques. En lisant l'inventaire des meubles qui ornoient cette demeure champêtre, on pense à la maison de Fabrice ou de Socrate. La même simplicité l'accompagnoit à Marseille, où il se retiroit pendant l'hiver. On le voyoit se promener sans cortège sur le port quand le soleil, presque toujours beau dans ce climat, répandoit cette chaleur douce qui,